

Olivier Kemeid

# LE VIEUX MONDE DERRIÈRE NOUS



ROCHFORT CAROLE  
3626 RUE DROLET  
MONTREAL  
QUÉBEC

ARTHAUD  
Rentrée littéraire

AVION



Le vieux monde derrière nous



Olivier Kemeid

Le vieux monde derrière nous

**ARTHAUD**

*Le vieux monde derrière nous*

© LEMÉAC ÉDITEUR, 2022

© Flammarion, Paris, 2024 pour la présente édition

82, rue Saint-Lazare

CS 10124

75009 Paris

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-0804-6061-5

« Dirigez-vous toujours vers les endroits  
que vous ne connaissez pas. »

Anonyme, Mai 68

« Cours, camarade,  
le vieux monde est derrière toi ! »

Anonyme, hall du grand amphithéâtre  
de la Sorbonne, Mai 68



S'il s'était envolé dix jours plus tôt, il aurait peut-être eu pour voisin de siège un homme dans la quarantaine, grand, mince, bien habillé, sans être particulièrement beau, un peu nerveux, lui aussi ayant vécu à Montréal, mais juste un été, le fameux été de l'Exposition universelle, sur son passeport est écrit Ramon George Sneyd, mais on le connaît également sous le nom d'Eric Starvo Galt, il se rend tout de suite à Lisbonne après son arrivée à Londres, séjourne au Portugal une dizaine de jours, puis revient à Heathrow avant de se rendre cette fois en Belgique, à première vue comme ça on pourrait dire que c'est un nomade, un voyageur, un homme en quête, mais dans son cas il s'agit plutôt de fuite étant donné qu'il est recherché par toutes les polices du monde, qui finissent par lui mettre la main au collet à l'aéroport de Londres, car James Earl Ray de son vrai nom est accusé d'avoir tué un pasteur il y a deux mois, et ce pasteur s'appelait Martin Luther King.

Pourquoi ce Ray était passé par Montréal, nul ne le sait, à part le fait que la racaille nord-américaine

a toujours été attirée par l'une des plaques tournantes du trafic de drogue sur le continent, foyer ardent de la mafia italo-américaine, cette attirance pourrait permettre à la ville de s'enorgueillir, si tant est qu'on puisse se vanter d'un tel exploit, d'avoir hébergé, même brièvement, les trois assassins d'hommes politiques américains, soit, outre James Earl Ray, Lee Harvey Oswald en juin 1963 et John Wilkes Booth en octobre 1864, mais le jeune homme de vingt-deux ans qui vient lui aussi de quitter le Canada pour gagner l'Angleterre ne songe pas aux meurtriers de Martin Luther King, John F. Kennedy et Abraham Lincoln, trop occupé à combattre ses préjugés immenses envers la ville que survole son avion, pôle de l'oppression coloniale, capitale d'empire à l'aura maudite pour cet indépendantiste forcené, siège de la domination économique, culturelle, politique.

Le climat est à l'avenant, comme on peut s'y attendre : il fait dix degrés, la brume se mêle aux nuages bas venus écraser sa tête frêle, le froid se fait pénétrant, *la Tamise est sale*, écrit-il, et le tout *ressemble énormément à Montréal*, ce qui ne semble pas être positif dans les mots du Montréalais. Malgré cela, il trouve les Anglais polis et serviables. Il faut dire qu'il manie parfaitement la langue de Shakespeare, lui qui a été cantonné dans les écoles anglophones dès son arrivée à Montréal, parce qu'immigré, parce que provenant de pays jugés très moyens et pas mal orientaux, « Le Christ lui-même – s'il a existé, Dieu me pardonne – avait davantage mes traits que les vôtres », avait lancé son père à un

frère instituteur de la commission catholique, mais rien n'y fait, « *go with the flow* », c'est-à-dire « *with the deepee* », D. P. pour « *displaced persons* », ce doux vocable de l'après-guerre regroupant au début tout ce que la terre comptait de damnés, Polonais, Estoniens, Lituaniens, Lettons, Arméniens, Juifs, Grecs, Russes, Ukrainiens, Tchécoslovaques, Yougoslaves, et par la suite élargi à ceux qui n'étaient pas issus du sol natal, Moyen-Orientaux, Italiens, et bientôt les immigrés belges venaient renforcer les rangs des « *deepee* » parqués dans les classes anglophones de Montréal, écœurés de se faire tabasser dans les cours d'école à cause de leur accent. On ne croyait pas à la francophonie de ces Syro-Libanais passés par l'Égypte, à ces maronites au langage fleuri, certes leur français était impeccable mais, comme pour les Arméniens, on ne sait jamais avec ces polyglottes, l'accent ne se détecte pas facilement et ces mèteques peuvent se camoufler sous des langues qui leur sont totalement étrangères. Pire que l'étranger : l'étranger qui se dissimule et feint de ne pas l'être.

Son but est de traverser l'Europe avant de rejoindre les rivages de l'Orient. Un projet des plus flous, des moyens limités, l'ambition grande : détenteur d'une bourse octroyée par l'Université McGill, le jeune étudiant en architecture a préféré prendre l'oseille et se tirer hors les murs afin de parcourir le monde, plutôt que se taper des cours d'ingénierie en bâtiment. Pour l'instant, son vol de retour est prévu dans quatre mois, mais il pourrait le décaler. Seize ans après l'émigration de ses parents au Canada, il a en

*Le vieux monde derrière nous*

tête de poursuivre ses études en architecture à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, fondée par les jésuites en 1875, afin entre autres de réapprendre une langue maternelle qu'il a oubliée à force de ne plus la pratiquer : l'arabe. Mais pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué, en épiçant l'aventure d'un soupçon de romantisme : avant de toucher les cimes neigeuses du mont Liban, il lui faut du Danube bleu et la Vespa d'Audrey Hepburn.

Le plan de mon père est donc de rallier le Levant en scooter, tout simplement.

\*

La Grande-Bretagne pré-Brexit n'est pas en Europe, elle ne l'a jamais été et ne le sera jamais, au jeune homme il faut du continent, de la terre ferme, afin de commencer proprement son odyssee. À Londres, il ne prend pas même le temps de rédiger une carte postale en sirotant une bière ou un thé, saute dans le premier train vers le Sussex, moui pas mal la campagne anglaise mais il s'en fout, il n'a d'yeux que pour le sol eurasien. Il embarque à Newhaven sur le ferry direction Dieppe.

En effectuant cette traversée, s'il pense à autre chose qu'à son périple européen tout juste entamé, ce doit être à sa propre route de l'exil qui lui fit traverser la Manche une première fois, du Havre, très exactement, dernier port avant l'arrivée à Québec, à l'automne 1952, lorsque sa famille quitta Le Caire dans la foulée de ce qu'on appelait « la » Révolution

et qui, depuis le Printemps arabe, devait porter le nom de « Première Révolution », celle qui mena Nasser au pouvoir et fit fuir de nombreuses minorités confessionnelles de l'Égypte. Partis en bateau d'Alexandrie, abordant Naples – si pauvre en regard du Caire que mon père âgé de six ans en avait eu pitié, « tu sais il n'y avait pas de rues, c'était de la terre battue, pas une auto, juste des calèches, et les Napolitains, ils avaient l'air plus arabes que nous » –, puis Marseille, « Le Caire mais en beaucoup plus mal famé », ils avaient pris le train jusqu'à Paris pour aller visiter tante Évelyne et tante Isis, « Ne parle pas trop arabe ici mon enfant s'il te plaît » avait exigé tante Évelyne, « Ah il y a une révolution aussi ? » avait demandé le petit, « Non pourquoi tu dis ça ? », « Parce qu'au Caire maman m'avait dit de ne plus parler français » avait répondu le petit ; tante Évelyne dont l'égyptianité fut si enfouie sous des sables imaginaires que même employée comme guide du Département des antiquités égyptiennes du Louvre elle continuait à taire ses origines, « Mais de quoi as-tu honte, rétorquait mon grand-père, nous ne sommes pas des Maghrébins à ce que je sache », ah délices des méandres du sous-racisme biscornu, l'humiliation suprême pour ces maronites étant d'être mis dans la même valise que les Algériens – « tous des brutes » –, les Marocains – « tous des marchands véreux » –, les Tunisiens – « bien braves mais limités ». Et de Paris encore soumis aux tickets de rationnement en octobre 1952, toujours pas remis de la guerre les pauvres constatait mon grand-père, dans

ce Paris où être arabe commençait à ressembler à une espèce de défi lancé contre ce que Shakespeare appelle « *the great chain of being* », les Kemeid plaignent tante Isis et tante Évelyne, dont les appartements sont ceux de « boniches », elles qui rue Soliman Pacha, à grand renfort de domestiques, chauffeurs, jardiniers, n'avaient jamais allumé un rond de poêle, on y reviendra en touriste à Paris, ça vaut mieux, juge mon grand-père, cela dit il y a pire que Paris, Londres par exemple, Londres il n'y pense même pas, il a assez connu l'occupation britannique en Égypte pour savoir que l'ascenseur social restera irrémédiablement bloqué, en France on peut faire semblant de n'être pas trop arabe et presque se bâtir une vie convenable, tandis qu'en Angleterre, on va être foutus avec les Indiens et les Pakistanais avant d'apercevoir la Tamise, et pas un seul de nos descendants n'aura le droit de tenir une raquette de tennis en socquettes blanches, je ne sais pas s'il exagère mon grand-père mais ce que je sais, c'est qu'un mois avant l'arrivée de mon père dans la City le 17 mai 1968, les dockers se sont mis en grève en proclamant « *Don't knock Enoch* », pour protester contre la sanction appliquée à l'encontre d'Enoch Powell, un député ouvertement raciste qui réclame l'interdiction de l'immigration des gens de couleur, il précise le teint de la peau, ça permet d'éliminer toute équivoque, il nomme les anciennes colonies de l'Empire, ce réservoir d'immigrants qui vont envahir la pauvre Albion et enlever les *jobs* aux ouvriers, il a des visions apocalyptiques, Enoch, il voit comme chez

les Romains le fleuve Tibre écumant de sang, son discours devient celui des « *Rivers of Blood* », et ses appuis à Londres sont nombreux, pas juste chez les dockers, vingt-sept jours après ce discours prônant ouvertement la haine raciale un petit basané qui a l'air vaguement libano-turco-syro-métèque débarque, et je comprends maintenant pourquoi dans sa première carte postale il s'étonne de la gentillesse des Anglais, alors qu'il redoutait sans doute la ratonnade appliquée aux gens de sa complexion.

Mais dans ce cas pense-t-il à eux, Gil qui du haut de ses vingt-deux ans a leur âge, je n'en suis pas si sûr car il n'en fera nulle mention ni dans ses cartes postales ni dans ses souvenirs narrés, pourtant il n'y a que vingt-six petites années qui se sont écoulées depuis ce jour fatidique du 19 août 1942 où, appareillant eux aussi de Newhaven pour Dieppe, près de mille Canadiens perdirent la vie en huit heures, et où deux mille furent faits prisonniers, chiffres jugés dérisoires en regard du grand débarquement qui allait suivre deux ans plus tard ; le raid de Dieppe mené majoritairement par des militaires canadiens fut non seulement le brouillon du Jour J, une sorte de répétition générale, mais aussi l'un des épisodes les plus tragiques de l'histoire militaire canadienne.

Il a déjà été assez bassiné par ces récits sortis de la bouche de son père, et puis il a sa propre quête qui l'habite entièrement, Gil Kemeid, j'en ai donc conclu qu'en ce jour du 17 mai 1968 il ne pensait pas à ces jeunes gens, pas plus qu'il ne pensait à la Seconde Guerre mondiale dans son entièreté, mais

une récente découverte m'a prouvé le contraire. Plongé en plein ménage du vestiaire dans la maison familiale, je tombe sur un petit laminé accroché au mur, derrière la porte, caché, presque impossible à voir, je ne sais pas ce qu'il fait là. Ça ressemble à un article de journal. Mon père y a écrit au feutre bleu : 18 juin 1990, *Le Monde*. C'est un texte de Claude Sarraute, femme de lettres, journaliste, fille de l'écrivaine Nathalie Sarraute. Perçue comme frivole par les journalistes du *Monde* dits sérieux, elle avait été affectée aux variétés et à la télé jusqu'en 1984, lorsque le directeur André Laurens décida de décoincer un peu son austère canard. Et le voici confiant deux colonnes de sa dernière page, en haut à droite, à cette pétroleuse irrévérencieuse, pour un billet quotidien intitulé « Sur le vif », qui deviendra célèbre en réalisant le rêve de tout chroniqueur, c'est-à-dire posséder une chronique qui défraie la chronique. Face à la lourde tâche qu'elle a de pondre un texte par jour, un vieux de la vieille conseille à Claude Sarraute de penser à sa première phrase avant de se coucher le soir, cette fois il s'agit de « Maréchal, pardon, général, nous voilà ! », et son billet du 18 juin commémore bien sûr le cinquantenaire de l'appel du général, conspue Pétain et sa Mecque de Vichy où « quarante millions de pétainistes se prosternaient devant ce vieillard sénile », elle sait de quoi elle parle, Claude Sarraute, dont la mère d'origine juive russe, dénoncée à trois reprises, doit se cacher avec ses filles en région parisienne, à l'exception de Claude qui reste à Paris avec son père, la famille

ira acclamer de Gaulle sur les Champs-Élysées à la Libération, mais ce qui attire mon attention, ce sont ces quelques lignes à propos du raid de Dieppe, « faut-il rappeler qu'en 1942 encore, en voyant arriver sur nos plages, lors d'une première tentative de débarquement, quelques centaines de jeunes soldats canadiens », des milliers en fait, « des Dieppois ont couru donner l'alerte à la Kommandantur, encourageant ainsi un massacre dont les Alliés allaient garder jusqu'en 1944 le souvenir méfiant et angoissé ». Une accusation sans doute injuste, les historiens sauront mieux que moi en débattre, on sait cependant que des tracts britanniques jetés par avion encourageaient les habitants à rester chez eux en sécurité, précisant que le grand jour de la libération n'allait pas encore advenir ; le Führer s'émut de cette passivité et accepta de libérer des prisonniers dieppois en reconnaissance de l'attitude de la population civile, mais entre vous et moi il célébrait ce qui était pourtant désiré par les Alliés, plus que toute autre chose, et ce raid mal préparé en tous points n'avait pas eu besoin de délation civile pour se faire remarquer par l'ennemi.

Gil avait-il conservé cette chronique parce qu'on y mentionnait le sacrifice de jeunes Canadiens ? Ou se souvenait-il de son propre trajet, du début de son odyssée, de son débarquement personnel en ce jour du 17 mai 1968 et mon idée très romantique d'une innocence, d'une candeur imprégnant cet été de tous les possibles a oblitéré la réalité d'un jeune homme qui, malgré ses vingt-deux printemps, malgré ses

*Le vieux monde derrière nous*

obsessions, ses quêtes identitaires, sa passion forcée du voyage, de l'errance, sa volonté de s'extraire du cours du temps, n'en était pas moins conscient de l'Histoire, celle qui l'avait formé, celle qui l'avait déformé, celle dont il tentait, comme nous tous lorsqu'elle devient fardeau, de s'affranchir.

Le débarquement en Normandie de Gil Kemeid a lieu quelques heures après la traversée glaciale de la Manche, sous cinq degrés au soleil. Il trouve la ville jolie, va voir le château construit pour protéger la ville des escadres anglaises, celles du Moyen Âge comme celles des guerres mondiales, très beau lorsqu'illuminé la nuit, écrit *je t'aime* à sa compagne sur sa première carte postale, la timbre, l'envoie, va se coucher. Le lendemain, consternation : une révolution que personne n'avait prévue est en train de se produire.

Savait-il que depuis le 1<sup>er</sup> mai des fissures importantes commençaient à lézarder la digue sociale ? Oui, sans aucun doute, les nouvelles s'étaient répandues par-delà les océans, s'inscrivant dans un vaste mouvement planétaire, mais justement, rien de trop spécifique à la France dans les débuts car à Berlin, Francfort et Liège des manifs avaient eu lieu le 6 mai ; ce qui a attiré l'attention de Gil deux semaines avant son départ, ce ne sont pas les tentatives des trotskistes et prochinois français qui affrontent le service

*Le vieux monde derrière nous*

portes de l'Orient. De là, je n'ai pas été capable de poursuivre. Mais tout au long de mon voyage, j'ai pu regarder, sur ma droite, par-delà notre mer, l'Égypte et le Liban. » Il aurait pu tout autant dire l'enfance, ce pays où l'on ne retourne jamais.

# LE VIEUX MONDE DERRIÈRE NOUS

« Grâce aux cartes postales, j'ai passé douze mois à rouler avec mon père, le vieux monde derrière nous. Passager fantomatique, je me suis serré fort contre son corps pour ne pas tomber dans les virages, sentant son odeur et la faisant mienne, percevant son cœur battre à tout rompre, à l'unisson du mien, mêlant les années passées, les vies écoulées, les exils subis, l'amour infini d'une femme, la route qui nous transforme ou plutôt nous révèle à nous-mêmes. »

Printemps 68. À Montréal, Gil Kemeid, jeune étudiant de 22 ans, n'a qu'une idée en tête : faire le tour de l'Europe en Vespa jusqu'au Moyen-Orient, à la recherche de ses origines.

Avant son grand départ, il tombe follement amoureux de Carole. Il lui écrira plus d'une centaine de cartes postales pour qu'elle partage son aventure et ne l'oublie pas.

Cinquante ans plus tard, après avoir découvert cette correspondance, Olivier Kemeid s'empare de cette odyssée familiale et nous livre un texte bouleversant et drôle où, de Londres à Istanbul, la « grande » histoire se mêle aux rêves de jeunesse de son père.

*Né à Montréal en 1975, Olivier Kemeid est auteur, metteur en scène et directeur artistique de la compagnie Trois Tristes Tigres. Figure majeure de la scène littéraire québécoise, il a signé une quinzaine de pièces de théâtre et a été finaliste à trois reprises du Prix du Gouverneur général, l'une des récompenses littéraires les plus prestigieuses du Canada.*